Zeitschrift: Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie = Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss journal of philosophy

Herausgeber: Schweizerische Philosophische Gesellschaft

Band: 40 (1981)

Artikel: Critique de la vie quotidienne début 1980

Autor: Lefèbvre, Henri

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-883179

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Studia Philosophica 40/1981

HENRI LEFÈBVRE

Critique de la vie quotidienne début 1980

Cette date signifie que le présent écrit porte sa date; il tente une mise au point de la question dans le contexte actuel, en fonction bien entendu de recherches antérieures et de travaux en cours (N.B.: *Critique de la vie quotidienne,* tome 1 éd. Grasset 1946, réédité à l'Arche; tome 2 éd. de l'Arche 1961; tome 3 en préparation. *La vie quotidienne dans le monde moderne,* Gallimard, Collection «Idées» 1968. Articles divers).

I. *Le concept du quotidien*

Peut-être le concept n'a-t-il pas été clairement défini jusqu'ici; peut-être faut-il reconsidérer sa définition, le concept et ce qu'il désigne ayant changé ou s'éclairant de façon nouvelle. Le quotidien ne consiste pas en une simple addition d'actes répétitifs de consommation: se nourrir, se vêtir, dormir, etc. . . . Il ne se réduit pas davantage à l'organisation privée ou collective de la consommation, pas plus qu'à la détermination des besoins individuels ou non, voire à leur institutionalisation.

Le définir comme le résidu des activites spécialisées dans l'économique et le politique va déjà plus loin; et plus encore le définir par l'interaction entre les processus *cycliques* (les rythmes: repos et veille, faim et satiété, manque et saturation, etc. . . . – rythmes mesurables en fonction du nombre XII, de ses multiples et sous-multiples, tels que les mois, les heures, les angles, etc. . . .) et les processus *linéaires* (emploi du temps, succession réglée des instants, parcours – généralement mesurés en nombres décimaux).

Pour définir plus clairement le quotidien il faut pénétrer dans le so-

Correspondance: Henri Lefèbvre, 30, rue Rambuteau, F – 75003 Paris

cial. La vie quotidienne se définit comme un aspect de la société civile, aspect peut-être essentiel. Souvent attribué à Gramsci, le concept de la société civile et du social vient de Hegel à travers Marx. Hegel lui-même le tenait du dix-huitième siècle français et de la révolution française. Mais pour lui la société civile se confond encore avec la société bourgeoise; c'est Marx qui apportera la distinction indispensable. A un moment historique, dans la pratique, la société se dégage de la religion ainsi que du pouvoir monarchique pour devenir *civile* et du même coup *civilisée.* Le social se constitue et s'affirme entre l'économique et le politique. Le *civil* se lie:

a) à la proclamation d'un droit civil (code) distinct du droit criminel ainsi que du droit dit naturel. C'est un droit écrit et non coutumier. Traits importants: L'aveu ne fait plus preuve; la question c'est-à-dire la torture est interdite; la preuve du délit revient à la justice; la loi règne et non le souverain; le droit contractuel gagne en importance; etc. . . .

b) au bon usage du temps social et à la *civilité* c'est-à-dire aux relations imprégnées de tolérance et de réciprocité.

c) à la limitation du politique c'est-à-dire du pouvoir étatique, soumis lui-même à la Loi et à des institutions (constitution).

Dans la pensée de Marx le *social* résulte de l'interaction entre la nature et le travail humain, en tant que ses effets se distinguent et de la production matérielle (base) et des superstructures idéologico-politiques. Le social et le civil comprennent donc pour Marx tout ce par quoi l'individu social s'approprie pratiquement la nature et sa propre nature: les sentiments (solidarité, entr'aide, amitié, amour, etc. . . .), les communications, le corps, les oeuvres etc. . . . Par rapport au civil et au social, le politique et l'économique comme tels ne sont que des aliénations. Le socialisme selon Marx devait renforcer le social jusqu'à ce qu'il maîtrise l'économique et absorbe le politique, marchant ainsi vers le communisme.

Depuis Marx, le concept comme la réalité du civil et du social ont été réduits, pratiquement et théoriquement, par tous ceux qui attribuent la réalité à l'économique ou au politique. Le social a été accablé, écrasé entre le politique et l'économique et ceci au nom du socialisme d'Etat comme du capitalisme d'Etat. Après quoi on a constaté le désastre; on a voulu le redéfinir par des métaphores: la convivialité (Ivan

Illich), l'associativité. On va jusqu'à prévoir la reconstitution de ce «niveau» sous l'égide des pouvoirs régaliens, dans la société informationnelle (rapport Nora-Minc). Aujourd'hui la reconstitution du social – vidé de substance, manipulé, – devient la tarte à la crème des idéologies à la mode. D'où de nouveaux problèmes pour la pensée critique et de nouvelles raisons pour une analyse lucide.

Les relations «civiles» s'établissent, se consolident ou se dissolvent dans le quotidien. Celui-ci constitue le noyau de la société civile ou plutôt son axe. Son analyse critique prend donc en compte la vie sociale entière dans son rapport avec la base économique et les superstructures idéologiques et politiques, mais en les discernant. Le quotidien comprend les rapports affectifs et contractuels, la famille incluse mais sans la privilégier – au contraire en mettant l'accent sur l'isolement de la famille restreinte et de la vie strictement privée. En bref la critique de la vie quotidienne vise aujourd'hui le renforcement et le renouvellement de la société civile et du social, avec leurs conditions et implications, en réfutant les procédés qui cherchent à manipuler cette restitution inévitable, à l'asservir, à utiliser le quotidien comme base élargie pour le pouvoir politique. Le social comme tel c'est-à-dire le quotidien n'est-il pas aujourd'hui l'enjeu de grands affrontements idéologiques et politiques, d'autant plus graves qu'ils se passent silencieusement? N'est-ce pas autour de ce noyau que s'accomplit aujourd'hui la reproduction des rapports économiques et politiques, plutôt que dans les appareils et les institutions, qui d'ailleurs reposent sur lui et plus précisément sur sa gestion? La base de la société se déplace de l'économique ébranlé vers le social que l'on veut reconstituer en ce sens. Cette situation devient de plus en plus pénible; elle ne se résout pas d'une manière déterminée à l'avance; elle peut donner un accablement accru avec une valorisation fictive et trompeuse. Le quotidien n'est-il pas aujourd'hui le lieu des manipulations mais aussi le lieu où naissent les protestations, les critiques, les rébellions? Ambiguïté redoutable qu'il faut élucider pour orienter la pratique sociale dans le sens d'une transformation et non d'une régression ou d'une dissolution.

Pour exposer ce projet, je me réfère d'abord aux ouvrages déjà publiés. En vérité, l'accompliseement du projet initial dans toute son ampleur aurait supposé une publication permanente, par exemple un

recueil annuel de textes, de citations, de documents, d'indications critiques montrant les changements de la quotidienneté. En fait trois ouvrages publiés à de longs intervalles jalonnent le chemin. Un autre ouvrage est en préparation non sans difficultés qui seront indiquées plus loin.

II.

Après la Libération de la France, en 1946 (première édition chez Grasset) le premier volume exprime un espoir naïf mais puissant. Un renouvellement de la vie va reprendre et pour ainsi dire mener plus loin et plus haut la façon de vivre antérieure à la guerre. Ce volume cherche à montrer la richesse du quotidien malgré ce qui tend à l'appauvrir; il s'attache à la développer de façon à engendrer du nouveau. Cette quotidienneté se raccorde encore à la nature, à des besoins représentés comme naturels. L'usage prédomine encore sur l'échange; il s'agit alors de déployer l'usage et la valeur d'usage en intégrant au quotidien le ludique et la fête. Tel est le projet qui paraît aujourd'hui utopique de ce premier volume.

Le quotidien ainsi métamorphosé socialement et pratiquement deviendra *oeuvre;* il ne sera plus subi. La théorie de cette métamorphose se donne comme complément et supplément au «marxisme» c'est-à-dire à la pensée et à l'action qui se veulent révolutionnaires. Selon ce projet il ne suffit pas de changer les institutions politiques et les rapports économiques. Il faut aller plus loin en changeant la vie. Cette idée émerge dès 1946. D'où l'influence du livre et de son projet (le groupe «Cobra» en Europe du nord etc. . . .).

Quinze ans plus tard paraît le second volume (éditions de l'Arche), précédé par plusieurs articles dont le manifeste «Pour un romantisme révolutionnaire», *Nouvelle Revue Française,* 1957. Beaucoup de choses ont changé pendant ces années, dans et hors le quotidien. Le stalinisme a traversé son grand éclat puis sa déchéance. Le mouvement subversif naît et se développe hors des partis politiques (Fidel Castro, les Provos d'Amsterdam, les étudiants, etc. . . .).

Dès lors apparaît clairement le double caractère à la fois utopique et subversif du premier volume de la *Critique de la vie quotidienne,* dont les thèmes sont repris et modulés de tous côtés (notamment par les

«Situationnistes»); mais en même temps la quotidienneté réelle s'appauvrit et se fige; la valeur d'échange (commerciale) l'emporte décidément sur la valeur d'usage, liée au corps et aux besoins dits naturels. La facticité et la sophistication se perfectionnent jusqu'à devenir séduisantes. Simultanément le capitalisme consolidé et l'Etat tout-puissant manipulent, utilisent le quotidien. Le capitalisme mise sur le marché intérieur autant que sur le marché mondial, mais à condition que ce marché intérieur soit contrôlé par l'Etat et la bureaucratie. Ainsi naît en France et ailleurs ce que j'ai appelé dès les années 60 la «société bureaucratique de consommation dirigée», appellation qui simplifiée deviendra «société de consommation» et se vulgarisera jusqu'à devenir courante. Cette société consommatrice de produits très divers, est également un produit. Le quotidien s'est transformé pendant ces quinze ans mais dans le sens inverse des espoirs initiaux: programmé, et non pas oeuvre – besoins et désirs manipulés. L'étude critique en devient plus complexe mais prend une allure révolutionnaire; le mot d'ordre «changer la vie» exige une transformation totale. C'est ainsi que la critique du qotidien a freiné le chemin de la contestation radicale; elle a ouvert une période qui culmine en 1968 et décline par la suite, comme chacun sait.

Le volume *La vie quotidienne dans le monde moderne* paru chez Gallimard contient le cours professé à l'Université de Paris Nanterre en 66 – 67. Il explicite la critique de la «société bureaucratique de consommation dirigée». Il en appelle aux «marginaux», c'est-à-dire aux étudiants, aux femmes etc. pour changer la vie. Ce cours eut un certain rôle dans le mouvement étudiant. Il accompagnait d'autres cours: l'un sur Marcuse (avec qui certaines de mes idées convergeaient et qui fut ainsi introduit dans l'université française) – un autre sur «Sexualité et société» mettant l'accent sur l'aspect sexuel de la critique du quotidien – un autre enfin, mettant au centre de la pensée marxiste les thèses sur l'Etat et son dépérissement.

Quinze ans plus tard (je constate cette périodicité sans l'expliquer) j'ai commencé la rédaction du tome trois. En ces années beaucoup de choses ont à nouveau changé. La contestation radicale s'éloigne; le gauchisme a échoué. Il reste cependant des traces de la contestation: un grand souvenir, une crainte pour les pouvoirs établis et les institutions.

La crise totale qui secoue la société et la civilisation occidentale n'épargne pas le quotidien. Il est à la fois figé et ébranlé. Il n'est plus seulement programmé et manipulé mais énoncé à l'avance et imposé, donc produit au sens le plus fort avec l'ensemble des produits. Par quels moyens? Les médias bien sûr, mais aussi l'action de causes négatives (la chute des valeurs éthiques et esthétiques) ou «positives» (la pression du marché mondial et du marché intérieur, la bureaucratie étatique, etc. . . .).

Le quotidien se généralise, se mondialise; les différences s'effacent. L'ordre, celui de l'homogénéité, s'impose. Les médias disent ce qu'il faut faire, chaque jour: comment se vêtir, se nourrir, etc. On monte ainsi des comportements. Les sentiments comme les idéologies s'estompent et n'ont plus d'importance.

Le quotidien se conforme mondialement à un schéma dont l'importance pratique et l'intérêt théorique se confirment sans cesse. Il est à la fois *homogène* (le même partout) – *émietté,* fragmenté (en instants discontinus, en états et actes sans liens autres que le fonctionnement global du système) – *hiérarchisé* (par la quantité et la qualité des produits consommés, par les discours officiels ou privés). Le quotidien s'intègre ainsi au fonctionnement d'un tout qui tend à se clore et à tourner sur lui-même. Non seulement il fait partie de cet ensemble reproductible, mais il en est le noyau.

L'avenir est ainsi prévisible, sauf intervention de l'imprévu, sauf catastrophe. L'informatique et la télématique confirmeront-elles cette tendance? On peut le craindre. D'où l'isolement et la passivité incroyable des gens, passivité entretenue par les pseudo-communications. D'où également la proximité perpétuelle de la terreur et de la panique, dont les exemples se multiplient (accidents nucléaires, guerre, etc.).

L'ennui règne, le quotidien n'étant qu'objet de décisions prises d'en haut, sur lesquelles les individus et groupes concernés n'ont aucune prise. Les avantages réels et les satisfactions incontestables compensent mal les contraintes, les agressions, les privations de toute sorte. Situation étrange: le quotidien à la fois se fige et se dissout dans le fonctionnement global. De multiples opérations, publicitaires et propagandistiques le visent, le façonnent et le brisent. Cependant cette situation suscite des contrephénomènes. Des changements à peine percep-

tibles montrent que «les gens» cherchent plus ou moins habilement à tirer le meilleur parti de la situation; mais aussitôt perceptible un tel changement est capté, utilisé. Ainsi le ludique (les jeux et les fêtes). Ainsi la restitution du corps à travers les obsessions et l'idéologie du sexe.

D'où un ensemble de phénomènes sociaux (impliquant le social) ensemble qui entrerait dans trois rubriques: les contournements – les détournements – les récupérations. Individus et groupes, obscurément contournent l'ordre et le désordre institués. Ils détournent (par exemple au profit du corps) les idéologies et pratiques diffusées. Ce qui n'empêche pas mais au contraire provoque la récupération de ce qui pourraît gêner le fonctionnement global.

D'où encore un projet nouveau de protestation critique qui mettra l'accent sur les différences qualitatives contre l'homogénéité quantitative – sur les relations concrètes contre la fragmentation et l'émiettement – sur l'égalité contre les hiérarchies instituées. Cette nouvelle version, en cours de rédaction, montrerait ce qui cherche à percer sous diverses couvertures: l'autogestion, la «créativité» etc. . . . Elle montrerait aussi que la critique de la vie quotidienne implique un savoir critique qui la déborde, qui passe par l'analyse de l'espace, de l'architecture, de l'urbanisme ainsi que des institutions. La critique passerait ainsi du partiel et du ponctuel au global – et réciproquement.

Zusammenfassung
Kritik des Alltagslebens

I. *Zum Begriff des Alltäglichen.* Das Alltagsleben ist ein grundlegender Aspekt der «société civile» und des sozialen Lebens. Bei Hegel hiess die sich im Sinne des französischen Denkens des 18. Jahrhunderts und der französischen Revolution von Religion und absoluter Monarchie ablösende und durch Verfassung, «Code civil» und Toleranz sich zivilisierende Gesellschaft noch «bürgerliche Gesellschaft». Marx hat dann das Soziale gegenüber dem Bürgerlichen hervorgehoben und so den Begriff der «société civile» wie er uns von Gramsci her geläufig ist grundgelegt. Das Soziale soll nach Marx die gesamte Praxis umfassen, in der sich der Mensch durch seine Arbeit die Natur und sein eigenes Wesen aneignet. Die Sonderung in ökonomisch-materielle Basis und politisch-ideologischen Überbau sind Zeichen einer Entfremdung, die auf dem Wege zum Kommunismus zu überwinden ist. Sowohl der Staatssozialismus des Ostens wie der Staatskapitalismus des Westens stellen sich dieser Entwicklung entgegen und zwar gerade dadurch, dass sie das Alltagsleben, diesen Kern, diese Achse des sozialen Lebens zu manipulieren suchen. Der Alltag ist jedoch auch der Ort, wo der Protest und die Rebellion gegen diese Manipulation ihre Wurzel hat.

II. *Meine Kritik des Alltagslebens (Stand 1980).* Mein 1946 veröffentlichtes erstes Buch zu diesem Thema war geprägt durch die Nachkriegshoffnung auf Erneuerung. Es wies auf den trotz aller Verarmungstendenzen vorhandenen Reichtum des Alltags und dessen Verankerung in natürlichen Bedürfnissen hin, und verlangte, dass nicht nur die ökonomischen und politischen Verhältnisse, sondern das Leben selbst geändert und so das Alltägliche zu einem auch um das Spielerische und das Festliche bereicherten bewussten «oeuvre» werde. – Es kam jedoch anders. Wie der von mir in den sechziger Jahren geprägte Begriff der «(bürokratisch gelenkten) Konsumgesellschaft» beinhaltet, triumphiert infolge künstlich manipulierter Bedürfnisse der kommerzielle Tauschwert über den Gebrauchswert. Der Alltag ist heute überall gleichartig, zugleich fragmentiert und hierarchisiert. Das Alltägliche wird durch die von oben her versuchte Programmierung

der Zukunft zugleich fixiert und aufgelöst, seiner Gefühlswerte beraubt. – Die Protestbewegungen von 1968 sind gescheitert, die Menschen versuchen heute eher auf unspektakuläre Weisen die etablierte Ordnung bzw. Unordnung zu umgehen, doch bemüht sich das System seinerseits aus entsprechenden Trends sofort für seine eigenen Zwecke Kapital zu schlagen. Ein neues Projekt des kritischen Protestes ist von Nöten. Es wird gegen die quantitative Gleichschaltung die qualitativen Unterschiede, gegen die Fragmentierung die konkreten Bezüge und gegen die Hierarchisierungen die Gleichheit der Menschen betonen. Kreativität, Selbstverwaltung, aber auch Raumplanung, Städtebau und Analyse der Institutionen sind heute wichtige Themen.